

LE PRIX D'UNE AUTRE VIE : L'ENFANT, SON ÉCOLE ET LA NATURE À CANTON

Monique SELIM

La politique économique de la Chine a placé la consommation en moteur de la croissance, au départ centrée sur les exportations. L'augmentation des salaires après la crise financière de 2008 – afin en particulier de juguler mécontentements et révoltes ouvrières – l'extension de l'assurance maladie aux couches rurales et la consolidation de la protection sociale – même si elles n'évitent pas la ruine des familles en cas de maladie grave – ont constitué des mesures phares participant à l'élargissement du marché intérieur. Outil économique de premier ordre, dans un contexte où le pays se hisse au rang de puissance globale et se fixe toujours le « développement » comme objectif, la consommation a envahi la vie quotidienne des acteurs et leur univers symbolique. Indicateur de statut, producteur d'identité, facteur de hiérarchisation intervenant dans le mariage, les champs de l'alliance et de la parenté, les modes de consommation dans des villes qui ressemblent à d'immenses marchés saturent les esprits convertis par un excès d'offres de biens matériels et immatériels de toute nature.

Cependant des ruptures se font déjà jour autour des thématiques de l'environnement, de la nature à préserver des risques immenses qu'elle encourt, de l'alimentation et aussi de l'éducation. Dans cette perspective, nous nous concentrerons ici sur une dizaine de couples parties prenantes de l'aventure éducative d'institutionnalisation d'une école relevant des théories prônées par Steiner et cherchant aussi à se nourrir de façon plus saine. En donnant du corps aux thématiques alternatives centrées sur la consommation et la pédagogie, s'est progressivement manifesté un ensemble d'aspirations et de prises de distance, de croyances et de pratiques partagées dans ce cercle de parents atypiques : de l'anthroposophie à l'attrance pour les Bahaï, de la

lassitude d'une routine polarisée sur le gain, la conformité et l'ostentation, au désir d'une « autre vie », se déclinaient sous nos yeux des rubriques familières des années soixante-dix jusqu'à maintenant dans les démocraties d'ancienne industrialisation. L'irruption sur le terrain chinois de topiques connus impliquait tout d'abord d'éloigner toute tentation de voir là une duplication simple d'un développement idéologique amorcé dans les pays centraux du capitalisme 30 à 40 ans auparavant. En appréhendant au contraire cette phénoménologie comme un fait social original – trouvant sa source dans la complexité et les contradictions engendrées par les processus politiques et économiques locaux, mais aussi une partie de son inspiration dans un arrimage globalisé – nous nous sommes attachée à comprendre les démarches des acteurs, au plus près de leurs représentations et de leurs explicitations.

La construction d'une école de type Steiner en Chine n'est pas simplement l'importation d'un modèle et son endogénéisation. Nichée dans une périphérie de Canton, dans une zone boisée avec encore quelques friches, l'école a été installée dans un ancien bâtiment rénové entouré d'un jardin. Des peintures claires et lumineuses recouvrent les murs et une atmosphère campagnarde tout à fait étrange règne ; à côté, un restaurant d'État en bois sur pilotis accueille sa clientèle dans le calme et a préparé parfois dans le passé les repas des enfants. À l'horizon, les tours des condominiums voisins cernent l'îlot, lui conférant un aspect surréel et quasi magique. Non enregistrée auprès des services publics d'éducation, c'est-à-dire toujours illégale après quelques années d'une existence assez chaotique, l'école accueille une trentaine d'enfants qui coûtent fort cher à leurs parents qui ont en outre personnellement beaucoup contribué financièrement à sa construction : 27 000 yuans annuels auxquels s'ajoutent éventuellement des transports spécifiques se montant à 3 000 yuans puisque le lieu n'est desservi par aucun bus communal. Ce coût éducatif élevé – qui suppose l'appartenance à une classe moyenne supérieure aux revenus conséquents – signale d'autant plus la hauteur de l'investissement symbolique des parents que perdure la non-légalisation de l'école. Déploré par tous puisqu'il équivaut pour les autorités à ne pas scolariser son enfant, donc à être en faute, semant les craintes justifiées de se voir éventuellement arrêté par la police lors d'une réunion pour rassemblement non déclaré et potentiellement subversif¹, ce statut précaire de l'école n'entame cependant en rien la passion des parents pour sa consolidation et sa croissance. Pas plus d'ailleurs que ne les découragent l'opacité de la comptabilité de l'école, la confusion des postures des enseignants (entre 3 et 5 selon les moments, rémunérés

1. En avril 2010, deux jours avant une réunion de parents et d'enseignants, la police est venue inspecter l'école.

entre 1 500 et 5 000 yuans mensuels) qui sont aussi des parents, les luttes de pouvoir internes et les rivalités de personnes pour s'élever dans l'échelle hiérarchique jusqu'au poste de « professeur principal ». C'est peu dire qu'une instabilité générale et des remous permanents traversent l'école. Néanmoins, l'intensité des sentiments des parents reste intacte, voire augmente avec les épreuves. L'école cristallise en effet les sacrifices incommensurables auxquels les parents se disent prêts pour le « bonheur » de leur enfant : rien ne vient concurrencer cet objectif et tout doit lui être subordonné, travail, ascension sociale, argent, résidence, conjugalité, etc. comme on le verra plus loin.

C'est sur Internet que les parents, dès la naissance de leur enfant, ont le plus souvent découvert d'autres voies pédagogiques et beaucoup d'entre eux ont antérieurement participé à Canton à l'édification d'une crèche et d'une école primaire de type Montessori. L'expérience, effectuée dans deux groupes différents de quelques enfants réunis dans des appartements, a connu des divisions et des déchirements mais s'est ultérieurement fondue dans l'école Steiner, ainsi que nous la dénommerons désormais.

Enregistré auprès des services publics à Chengdu depuis 2004, un établissement scolaire allant du jardin d'enfant à l'école secondaire, fonctionne aussi comme un centre de formation à la pédagogie Steiner. Les parents de Canton s'y sont rendus, y ont suivi des cours et l'ont constitué en référence constante dans leur cheminement et leurs hésitations. Ce centre coiffe par ailleurs les initiatives nombreuses qui semblent éclore en Chine actuellement dans différentes provinces (Shanghai, Beijing, etc.). L'école cantonaise reçoit en outre des visites régulières de responsables de fédérations et d'associations internationales soutenant le développement de par le monde de la pédagogie Steiner et accueille des volontaires venant de tous pays. Mais l'école cantonaise semble en Chine relativement isolée et des parents se plaignent de l'absence de coopération avec les Pékinois qui auraient monté une dizaine d'écoles.

Si l'on en croit les parents rencontrés, un mécontentement monte aujourd'hui face au système scolaire public comme privé en Chine, en raison tout d'abord de l'énorme pression exercée sur l'enfant pour l'obtention d'une réussite d'excellence dans un contexte de compétition exacerbée engendrant une souffrance tangible. De surcroît, la brutalité physique et psychologique des enseignants, leurs punitions excessives et douloureuses sont des habits dénoncés, tout comme des formes d'apprentissage mécaniques, sans recherche de compréhension intérieure. Enfin des faits divers récents dramatiques aboutissant à la mort d'élèves sont cités. Un enseignement « doux », qui rende « heureux », « joyeux », revient comme un *leitmotiv* dans la bouche des parents dont il faut souligner la mesure de l'engagement dans la petite école, encore très loin de leurs rêves :

Summerhill et ses « libres enfants » peuplent l'idéal des parents qui, dans leur majorité, ont lu l'ouvrage du fondateur A. S. Neill, traduit en chinois. En comparaison, bien sûr, le jardinnet qui entoure l'école de Canton est bien trop petit ! D'aucuns ont pensé envoyer leur enfant dans le fameux établissement anglais et nous sommes l'objet d'une multitude de questions lorsque nous leur faisons part de notre connaissance personnelle du site.

Liberté absolue, absence d'autorité sont les maîtres mots de cet imaginaire éducatif tant convoité qui résonne comme l'antithèse radicale du modèle sociétal, politique, familial et pédagogique régnant en Chine. L'irruption chez des membres de la classe moyenne supérieure de tels élans de libération interpelle d'autant plus la réflexion que de véritables ruptures avec une série d'insertions sociales sont mises œuvre à l'occasion du placement de l'enfant dans l'école. Les acteurs offrent à l'observation des lignes de fuite en regard des ordonnancements dans lesquels ils étaient intégrés ; leur origine, leurs modalités, leurs causes plurielles demandent à être saisies dans les logiques biographiques replacées dans les configurations de rapports sociaux dans lesquelles les individus se sont inscrits. Dans cette perspective, notons que l'enquête en elle-même fut un lieu d'élaboration individuelle et en partie collective pour les parents : en induisant un retour sur la démarche adoptée d'abandon d'ancrages normatifs (école, travail, etc.), les entretiens ont été appropriés comme des plateaux réflexifs à partager, les parents se poussant les uns les autres, en chaîne, à venir tenter d'en faire le récit rationalisé.

Des demandes diverses et plus ou moins fortes ont présidé de façon sous-jacente au déroulement des entretiens et au nouage des relations ; la première et la plus fondamentale a consisté à quêter notre approbation pour avoir placé leur enfant dans un trou de légalité. La légitimation qui était attendue de notre part était destinée à alléger un tant soit peu l'illégitimité profondément ressentie de la situation. À un autre niveau, les rapports conflictuels des parents non enseignants avec les parents enseignants ont fait intrusion dans toutes les narrations, sur le mode d'un appel – qui nous était adressé – à dire la juste règle, ce que, bien sûr, nous avons repoussé comme une chimère hors de notre portée et de notre rôle. Une tension persistante a néanmoins parcouru l'investigation traduisant les contradictions propres au champ microsociet. D'un côté, les parents souhaitaient nous faire pénétrer toujours plus avant dans le microcosme de l'école et nous y faire participer, ils nous invitaient donc à des dîners collectifs avec leurs enfants et à des réunions. De l'autre, des enseignants interdisaient notre accès à l'école, comme s'il était porteur d'une menace de déstabilisation de leur position déjà fragilisée. En devenant un acteur interne du jeu des rapports, nous avons pu déchiffrer les effets démultipliés de l'illégalité de l'école, ses résonances

dans des légitimations flottantes et insaisissables, ses échos dans les béances des histoires des sujets.

Ce bref tableau général étant dressé, nous nous efforcerons maintenant de décrypter, en revenant sur quelques personnages centraux de l'école, la genèse d'un scénario récurrent : brusquement une absence de sens s'est imposée à la conscience du sujet qui a alors entrepris, après s'être démis d'un certain nombre de liens, de le restaurer en le projetant entièrement dans l'école qui abritera l'enfant. Ce basculement dans un autre univers informe, sous un angle aussi particulier que significatif, des conséquences des transformations présentes de la société chinoise et de leur vécu. C'est là son intérêt principal impliquant un va-et-vient permanent entre des subjectivités oscillantes et l'organisation politique et économique d'un monde toujours fondé sur des schèmes verticaux, aux déclinaisons autoritaires, propagandistes et répressives qui néanmoins commencent parfois à s'effriter.

La politique de l'enfant unique et la préférence masculine s'impriment de façon cruciale dans l'école qui, d'un côté reçoit près d'un tiers de moins de filles que de garçons et, de l'autre, des enfants non-unicques. Se déploient là des essais de redéfinition de la scène familiale qui se traduisent par des bouleversements des ordres de priorité – travail, politique, etc. – et en filigrane des reprises de soi équivalant à des refus de soumission.

Ne plus compter

Improbable se préfigurait de l'extérieur quelques années auparavant l'hypothèse que ce couple de fonctionnaires des impôts d'environ 35 ans, tous les deux membres du parti, propriétaires de leur résidence dans une ville industrielle du Guandong et d'une voiture de 22 000 euros, parents d'un fils de 9 ans, bref incarnant une réussite professionnelle, sociale et symbolique, dévient de leur chemin confortable tout tracé. Nous retrouvons aujourd'hui Bao installée avec son fils dans une maison d'un *condominium* huppé de la périphérie de Guangzhou et son mari, resté dans l'ancien appartement et faisant l'aller et retour tous les week-ends. Bao a quitté définitivement son emploi pour venir se loger près de l'école Steiner, où, en accord avec son mari, elle a décidé de scolariser son fils. Ce scénario apparaît banal parmi les parents de l'école qui viennent de différentes villes : les couples se sont volontairement scindés, les femmes ont tout abandonné pour se rapprocher de l'école et se consacrer entièrement à l'éducation de l'enfant, les hommes ont été astreints, eux, à pourvoir à l'ensemble des ressources du ménage et à s'éloigner de la conjugalité et de la famille. Le coût de cette séparation – outre celui de l'école – est très élevé : deux habitats dont l'un généralement loué (200 000 yuans par mois pour Bao) mais parfois acheté, souvent deux voitures, des voyages hebdomadaires que le mari de Bao chiffre à 220 euros par semaine, mais comme il l'ajoute : « Il ne faut pas compter, ce serait une

catastrophe pour l'enfant, je suis pour tout dépenser pour son éducation. » Retour au foyer de la femme uniquement mère (le ménage est assuré par une domestique), marginalisation de l'homme strictement réduit à assurer la subsistance, renforcement du lien mère-fils, l'enfant ne dormant presque jamais seul mais prenant la place du père auprès de la mère dans le lit, place qu'il ne cède pas même le week-end mais garde entre les deux parents, tels sont en quelques lignes les réaménagements des rôles observés dans la petite collectivité de l'école qui se partage entre deux *condominiums* voisins et se retrouve, pour certains d'entre eux, le week-end à dîner. On remarque alors qu'hommes et femmes ne se mêlent pas à table, coupés par une ligne imaginaire, que les femmes parlent entre elles des innombrables conflits qui agitent l'école, que les hommes échangent quelques propos sur leur travail, qu'ils payent à tour de rôle pour l'ensemble des participants, que les enfants auxquels une petite table à part a été dressée, couverte de mets, courent de part et d'autre, picorant ce qui leur plaît entre deux jeux animés.

Revenons à Bao et son mari dont le décrochage de l'ascension réalisée n'en est que plus frappant : cette fille d'enseignant et de vendeuse de coopérative a épousé son camarade de classe de l'école secondaire contre la volonté de ses parents, qui trouvaient trop « petit » et trop « pauvre » ce fils d'un paysan et d'une ouvrière qui, dit-il, n'avaient pas cherché, comme les autres, à « faire des affaires » à l'ouverture du marché mais avaient investi toutes leurs économies dans les études de leur fils. L'enfant roi, l'enfant dieu, l'enfant au centre du monde, selon les formules usuelles, ou l'enfant trésor selon l'expression chinoise (*bao bei hai zi*) paraissent faibles lorsqu'on pénètre dans l'univers de Bao et de son mari et de leurs amis de l'école. Une focalisation exclusive, obsessionnelle gouverne la vie des couples qui ont renoncé à leur montée toujours plus haut dans l'échelle sociale. Si les femmes suivent, pourrait-on dire, leur désir, les hommes se laissent envahir par le dégoût de leur microcosme de travail, perdant toute « passion » comme le mari de Bao qui est désormais entièrement tourné sur l'école et la nouvelle vie que son épouse a bâtie, mais rêve toujours de Summerhill, qu'il « préfère à tout ». En 2004 tous les deux ont suivi un cours de « développement personnel », qu'il juge proche de ceux qui étaient répandus dans les années cinquante en Occident et s'enclenche là une réflexion partagée qui les pousse à remettre en cause progressivement leur mode de vie. Bao se rend à plusieurs conférences, dévore des livres, prend connaissance d'une crèche Montessori où elle met leur fils et quitte alors son emploi de fonctionnaire malgré la désapprobation de ses parents. En 2008 elle devient enseignante à l'école Steiner où elle ouvre une classe dans laquelle se trouve son fils, mais ne parvient pas à accéder au titre de « professeur principal », monopolisé par quelques-unes des mères, puisque les parents enseignants sont tous des femmes. Entre 2008 et 2010, elle

déménage trois fois et, actuellement, héberge dans sa maison de trois étages un jeune volontaire allemand venu soutenir l'école. Dans ce parcours chaotique, Bao a dû tout d'abord convaincre son mari qui, avec beaucoup d'honnêteté, avoue n'avoir éprouvé aucun sentiment pour l'enfant à sa naissance et ne s'être attaché à lui que petit à petit. Mais Bao a surtout réalisé une de ses ambitions de jeunesse en réussissant à devenir enseignante – d'où d'ailleurs son ressentiment de ne pas accéder au statut supérieur dans l'école et ses critiques acerbes – et son mari reconnaît là un enjeu important.

Avec son allure *hippie* des années soixante-dix – pantalon à fleurs, bonnet rose bonbon et anorak vert pomme – qui contraste avec celle de son mari, au profil classique de cadre supérieur, Bao est emblématique de la dérivation que cristallise l'école Steiner. Comme d'autres mères, elle a découvert les croyances *bahai* et se rend avec son fils à un groupe de prières sur lequel son mari a exercé une discrète surveillance pour s'assurer qu'il ne s'agissait pas d'une secte. Un nuage de mysticisme plane notamment sur le groupe des parents qui s'interroge sur « l'esprit de Steiner » après sa mort. Les parents ont par ailleurs fondé un site internet sur lequel circulent toutes les informations qu'ils rassemblent : offres anthroposophiques, eurhythmiques, spiritualistes, d'agriculture biologique, de sorties paysannes, etc. La très grande majorité fréquente en outre avec constance le magasin dépôt d'une petite ONG non enregistrée auprès des services publics de produits « biologiques » (sans pesticides, sans OGM, sans engrais chimiques) qui est installé dans un village voisin de l'école et des deux *condominiums*. Là, un jeune homme très sympathique fait office – outre la vente de savons qu'il fabrique lui-même, de miel, de fruits séchés, de légumes, etc. – pour les parents et leurs enfants de « médecin traditionnel ». Adulé par les mères, ce garçon d'environ 27 ans, que nous appellerons Heng, constitue un pôle de définition de l'« autre vie » imaginée, et permet de cerner l'ensemble pratico-idéologique de la petite collectivité : fuite de la pollution matérielle et mentale, retour à la nature, apaisement méditatif, épanouissement de l'enfant en sont les principaux marqueurs.

Heng est le fils d'un instituteur contractuel et d'une paysanne qui ont payé 1 000 yuans d'amende pour leur deuxième enfant, une fille. Il a fait des études d'agronomie et s'est spécialisé dans l'agriculture biologique. Il est parti à vélo pour un long voyage d'un an au Tibet et se déclare bouddhiste et végétarien depuis 2008. Il a monté sa petite organisation – qu'il considère comme une entreprise sociale – à l'aide de subventions provenant d'une fondation de Hong Kong. Il s'agit de revendre les produits de paysans souscrivant aux règles de l'agriculture biologique. Le *turn over* parmi les paysans – appartenant souvent à des minorités nationales – est néanmoins important. L'ONG a participé aussi à des opérations de diffusion du biogaz et de toilettes orientées sur le compost.

Malgré toutes les difficultés et un revenu trop bas, Heng conserve sa foi dans sa « mission » où, à l'écouter, se mêlent différents messages : « retrouver nos origines, nos traditions, notre culture chinoise », « soigner les pauvres », « sauver l'environnement, la biodiversité, les sols », etc. Heng met en pratique ses convictions ; il loue une maison des années soixante-dix dans un village périphérique très paisible où les personnes âgées, encore pour certaines habillées avec les vêtements de l'époque maoïste, se tiennent sur le pas de leur porte. Une atmosphère rurale, d'avant les réformes, semble y régner et au-dessus du village, Heng a loué un petit terrain d'un quart de *mu* où il cultive ses propres légumes. Coincés entre les tours environnantes, dans ce lieu aussi inattendu qu'accueillant, des hommes paraissant sortis d'une autre époque vaquent à leur potager et échangent des propos amènes avec Heng. Pour Heng, les parents de l'école Steiner sont un débouché important pour les produits de son ONG qui ne compte guère plus de cent consommateurs. Pour la petite collectivité de l'école, Heng focalise les aspirations à vivre « mieux », manger « sainement », se soigner « traditionnellement », se recentrer sur des croyances apparemment simples et profondes. Heng est marié à une jeune femme diplômée d'anthropologie et bouddhiste qui abandonnera son emploi à la naissance prochaine de son enfant, et se consacrera à son éducation au moins quelques années, selon leur accord.

Heng et les parents de l'école Steiner qu'il reçoit à son magasin et chez lui ont emprunté des chemins de traverse qui se rencontrent : Heng dit avoir retrouvé un sens à sa vie avec le bouddhisme et avoir chassé ses souffrances, là où la lecture de Sartre et Nietzsche avait échoué. Le mari de Bao, lorsqu'il se retrouve chez Heng, dans son rez-de-chaussée venteux où le jeune homme cuisine à l'ancienne, ressent la justesse de la voie que lui a fait emprunter son épouse qui vient souvent faire soigner là leur fils au bonheur duquel le couple entend tout sacrifier.

Une autre ONG, non enregistrée, qui a établi des contrats d'achat de toutes leurs récoltes de riz à des paysans situés entre 2 et 6 heures de route de Canton, offre aussi des sorties collectives aux parents de l'école Steiner qui croisent là les membres d'un club d'éducation, proches de Steiner mais n'ayant pas encore fait le saut. Ensemble ils partent le week-end chez des paysans qui se chargent de la préparation des repas, les hébergent dans certains cas et dans d'autres les logent spartiatement dans une auberge. Les enfants s'ébrouent dans la nature qu'ils découvrent et s'émerveillent devant les animaux, à en croire leurs parents ravis du spectacle. Là encore les femmes sont beaucoup plus présentes que les hommes dans ces activités, comme nous le précise Caï, adepte fervente des deux ONG et dont le fils de 9 ans est passé par un jardin d'enfants Montessori, avant l'école Steiner. Cette fille d'instituteur d'une école située dans la *danwei* d'une industrie

minière, qui a travaillé dans une banque puis dans la finance, a, tout comme Bao, brutalement rompu avec son univers de travail, contre l'avis de son mari, ex-cadre supérieur dans le même centre financier mais désormais ne trouvant ses revenus que dans un « boursicotage » personnel. Ce dernier désapprouve fermement l'inscription de l'enfant dans l'école Steiner et menace son épouse de l'en retirer dans deux ans pour le remettre dans le circuit public, bien moins coûteux.

Mais la motivation de Caï semble invincible et elle s'appuie sur leur situation matérielle satisfaisante – avec maison achetée dans le *condominium* et voiture – pour affermir sa prise de distance générale avec les normes dans lesquelles elle a été éduquée et auxquelles son mari reste rivé. Bien plus encore que Bao, cette jeune mère triste illustre la rupture effective des femmes rencontrées avec des modes de pensée et de faire dominants mais dans le même moment, elle permet de capter la dimension partielle et conservatrice de cette rupture. Ainsi Caï explique avoir décidé un jour de devenir « femme au foyer » – c'est-à-dire de retourner à une division archaïque des rôles masculin et féminin – mais cette restauration d'une vocation féminine s'effectue contre la volonté de son mari. « Ne pas faire de l'enfant une copie », « respecter la personnalité de l'enfant » à l'encontre des usages chinois : tels sont les idéaux de Caï qui s'affronte violemment à son mari qui ne comprend pas pourquoi son fils devrait être « différent de tous ses camarades normaux ». Si Caï rappelle son enfance malheureuse et son souhait de donner tout ce qu'elle n'a pas eu à son enfant, on ne saurait pourtant psychologiser une narration qui, de fait, fonctionne pour les parents comme une légitimation de leur choix éducatif. Pour autant, on ne saurait négliger le contenu du discours de Caï qui révèle *a contrario* le sens investi dans l'école Steiner. Caï raconte qu'avant sa naissance ses parents étaient employés à 30 km l'un de l'autre et n'avaient pas de « dortoir » affecté à leur couple. Ses frères et sœurs ont donc été envoyés chez les grands-parents, dans un village proche, mais lorsqu'elle est née, la famille a été réunie et s'est vue offrir une petite maison par la *danwei*. Caï y reste enfermée de deux ans à cinq ans et demi toute la journée, tandis que ses parents travaillent et la petite fille regarde le monde, seule, à travers la fenêtre, se demandant toujours si elle est bien l'enfant de ses parents. Ensuite, à l'école de la *danwei*, elle est toujours isolée car, étant trop petite, les autres enfants refusent de jouer avec elle. Une maladie de son fils en 2004 qui l'oblige à un repos forcé, le refus ultérieur du petit d'aller à l'école – après la punition exorbitante de rester debout 19 jours d'affilée pendant la sieste car il refusait de dormir – font resurgir ce passé et poussent Caï à en empêcher la répétition. Dès lors débute sa recherche d'une alternative qui se concrétisera – en passant par Montessori – dans l'école Steiner où elle constate que son fils est heureux, a de nombreux amis et s'y rend avec plaisir, tout comme

chez les paysans de l'ONG le week-end où il retrouve ses compagnons de jeu. Cai avoue avoir été tentée de garder son fils au domicile où elle aurait ainsi assuré seule son éducation, mais avoir simultanément perçu le danger de cette solution qui aurait reproduit la solitude de son enfance ; ce fantasme féminin d'être « tout pour l'enfant », repéré dans le groupe des mères, réapparaît transformé par l'école qui institutionnalise le profil de parent enseignant dès lors médiatisé mais précisément au cœur des conflits entre les femmes. Soulignons ici que l'école Steiner, d'une certaine manière, renchérit sur la logique de l'enfant unique dont la joie doit resplendir de mille feux et qui devient « tout » pour la mère. La scission des couples – résidentielle chez Bao ou passionnelle chez Cai – que met en branle la fixation univoque sur l'école et le micro-univers féminin qui la fait vivre, oriente vers la fusion mère-enfant tendue vers un bonheur identificatoire : l'effort pour l'atteindre est si épuisant que l'idée d'un deuxième enfant tombe d'elle-même. Dans cette configuration, soit les hommes suivent pour ne pas être marginalisés, soit ils sont absents plus ou moins malgré eux. Dans tous les cas, en se projetant dans une fonction de toute puissance maternelle, les femmes mettent en œuvre, selon des modalités variables, une sécession relative avec les cadres normatifs de la société, dont l'épouse dévouée, disponible et au service de son mari et de ses beaux-parents reste un maillon décisif. C'est ce que nous allons maintenant approfondir avec d'autres personnages de mères et en premier lieu Dan.

Décrocher

Dan, âgée de 38 ans, présente un profil très marqué qui grossit à la loupe l'esquive des femmes et la réorganisation intrafamiliale qu'elles opèrent. Cette fille de paysans très pauvres d'une région déshéritée – dont les parents se battaient – a arrêté ses études à la fin de l'école secondaire et est partie, comme tant de jeunes migrantes, à Shenzhen pour travailler en usine. Là, elle change plusieurs fois d'emploi, arrive à échapper à la chaîne de production pour passer dans l'administration et rencontre son mari, cadre dans la même entreprise. Ce dernier – âgé de 50 ans, fils d'une ouvrière textile et d'un petit commerçant – décide quelques années plus tard de monter sa propre affaire et ses frères viennent le rejoindre pour travailler avec lui. Dan qualifie immédiatement leur couple « d'amer et ennuyeux » et fait comprendre en peu de mots que l'éjaculation précoce de son mari interdit tout plaisir sexuel, ce qui l'a conduite à s'interroger sur leur « normalité » et à se voir comme une « veuve vivante » ; d'elle-même, Dan raconte qu'elle a connu plusieurs périodes d'intense solitude et de dépression profonde. Leur fils de 9 ans, hyperactif, a, quant à lui, été, après de graves difficultés d'intégration à l'école, diagnostiqué *asperger*, soit une symptomatologie autistique pour laquelle le médecin – notant en même temps le développement intellectuel

exceptionnel de l'enfant qui lit et écrit énormément – n'a proposé aucun traitement ou solution, selon les usages observés de façon récurrente à Canton qui laissent les parents dans le désarroi. Citons un ancien texte de l'enfant : « aller à l'école n'a aucun sens, c'est comme l'arbre mort qui attend de pourrir. Le souci, l'ennui, c'est comme un grain de riz dans mon cœur, tu veux le chercher, tu ne le trouves pas. L'ennui est une pierre au bord de la mer et la joie, c'est comme les vagues qui partent mais le souci est toujours là... »

Dan avait quitté son emploi 9 mois après la naissance de son enfant, « la deuxième moitié de ma vie » ajoute-t-elle et elle décide – après avoir trouvé l'école Steiner de Canton par Internet et effectué un séjour à l'établissement de Chengdu – de venir s'installer dans le *condominium* où résident déjà quelques mères. Comme elles, elle loue un appartement où elle habite avec son fils tandis que son mari reste à Shenzhen où sa propre mère est venue cohabiter avec lui, remplaçant de fait son épouse dans les services domestiques. La séparation résidentielle – qui coûte 10 000 yuans annuels au couple – s'est faite contre la volonté du mari qui vient passer les week-ends à Canton et apprécie néanmoins l'amélioration nette de l'enfant qui ne parle plus de suicide, a retrouvé la joie de vivre, se rend à l'école avec plaisir et est déjà parti en camp estival.

Dan s'est intégrée remarquablement bien dans le petit groupe des parents en proposant de faire les comptes rendus des réunions compte tenu de ses talents d'écriture. Pour la première fois elle éprouve un sentiment d'appartenance à un collectif dans lequel elle se perçoit reconnue et valorisée ; les différences de classe y sont gommées du fait de l'investissement dans l'éducation des enfants qui fusionne l'ensemble des participants tendus vers un seul objectif : l'épanouissement de l'enfant. Pour Dan cette intégration tient du miracle tant elle souffrait, lorsque l'enfant était à l'école publique, des jeux de distinction entre parents qui la plaçaient dans une position d'autant plus inférieure que l'enfant, inadaptable, achevait de la stigmatiser. « Ici, c'est le cœur qui prime » s'exclame-t-elle, rentrant dans de longues explications sur la communication profonde et immédiate qui règne entre les parents. Elle s'est proposée pour assurer bénévolement l'organisation de base de l'atelier de formation d'enseignants pour quelques parents et par le fait même en bénéficie gratuitement, ce qui lui permet d'espérer réaliser – comme beaucoup d'autres mères – son rêve de devenir elle-même professeure dans l'école Steiner où son fils est inscrit.

Dan condense donc toutes les focales de l'école : selon ses mots, l'enfant est l'objet d'une « carrière », celle de mère ; c'est quelqu'un « qui m'aime sans condition et qui accepte mon amour sans condition », ce qui est précisément l'impossible entre adultes et donc le lieu de l'échec de la conjugalité. En devenant enseignante, la mère clôt le cercle que légitime

l'école soutenue par les parents : le micro-univers ainsi formé peut survivre aux conflits qui le secouent et qui ont pour objet l'accès à la fonction de mère enseignante dans la mesure où ce statut cristallise les logiques conscientes et inconscientes des femmes d'englober leur progéniture dans un microcosme fermé qui les prolonge ; ce microcosme est un paradis de liberté dont pourtant on ne peut s'évader tant les barrières en sont hautes et gardées par les mères. Seul Summerhill, dans la lointaine et exotique Angleterre, s'en dresse comme l'idéal inatteignable. Si Dan, comme d'autres mères, a pensé envoyer son fils à Summerhill, on comprend que la séparation qu'implique cette démarche, contrecarrant radicalement les pulsions en jeu, soit abandonnée. Périphérique, l'homme apporte l'argent indispensable à l'existence de ce dispositif dans lequel il n'est pas prévu qu'il intervienne sauf de loin comme le mari de Dan qui téléphone tous les jours et qui, affirme Dan, est « heureux » car il a sa propre mère à ses côtés. La famille nucléaire a ainsi généré deux couples mère-fils, miroirs en lien puisque, désormais satisfaite de sa vie, Dan est maintenant certaine de vieillir avec son mari « jusqu'à ce que nous ayons les cheveux blancs », car ses insuffisances comptent finalement peu au regard de ses activités et de ses projets actuels. « Avant les réunions, on s'assoit par terre tous, on se tient par la main, on chante tous ensemble, on est bien... Je suis la bienvenue, je peux être moi-même, je fais plein de choses, je suis aimée... » affirme Dan qui est une consommatrice assidue du magasin de Heng et, bien qu'athée, songe à assister bientôt aux séances de prière *bahai* et explorer ces nouvelles croyances qui lui semblent correspondre aux enseignements généraux de l'école. Dan permet d'illustrer avec acuité pour le lecteur les soubassements de l'emprise du groupe formé autour de l'école : en sortant des cadres hiérarchiques de la société, le groupe se propose comme « totalisation » par une insertion égalisante des femmes qui se sont libérées des contraintes du travail et y trouvent l'incarnation d'une maternité hypostasiée. Avec toutes ses offres à caractère spirituel, partageables entre mère et enfant, le groupe tendrait vers un devenir d'institution féminine totale se soutenant d'apports étrangers légitimateurs, concrétisés dans la volonté de faire venir régulièrement des professeurs européens et américains confirmés dans la pédagogie Steiner. La pérennisation imaginaire du groupe traverse les discours sur le mode de la plaisanterie, faisant disparaître l'horizon de l'enfant adulte ayant quitté l'école. Ainsi une mère explique : « On se connaît si bien, on s'échange des services, nous les mamans et on se demande même si on va vivre ensemble quand nous serons vieilles. Nous avons des disputes mais nous voulons rester ensemble avec le seul objectif d'améliorer l'école et nous faisons des compromis. » Néanmoins, les structures sociales et politiques de la société, caractérisées par un mode de domination autoritaire et masculin, font retour, malgré les processus en jeu

de leur annulation imaginaire et le statut illégal de l'école interdit de fait son institutionnalisation complète. De surcroît, mis à distance du groupe, les hommes sont des membres à part entière de cette société extérieure hiérarchique, génératrice de souffrances, que les femmes ont décidé elles-mêmes de fuir avec leurs enfants, et ils détiennent, en dernière instance, pourrait-on dire, le pouvoir de détruire ce montage, en retirant simplement leur soutien financier. Mais par ce geste ils affronteraient la volonté de leur épouse et feraient face directement à sa prise d'autonomie qui constitue une réelle contestation de leur prépondérance dont la société donne quotidiennement dans les champs sociaux l'image légitime.

Tournons nous maintenant vers Shan, mère d'une des quelques petites filles de l'école, âgée de 4 ans et demi et qui est dans le jardin d'enfants. Membre du comité des parents de l'école et de l'atelier de formation à la pédagogie Steiner, comme Dan, Shan est la fille d'un enseignant d'école secondaire et d'une infirmière, devenue comptable. Elle a fait des études de sciences de la communication et a un diplôme de MBA de Hong Kong. Jusqu'en 2007 elle était cadre supérieur depuis 12 ans dans l'une des plus grandes compagnies d'État chinoise et gagnait plus de 100 000 yuans par an. Du jour au lendemain elle n'a plus vu le sens de son travail qu'elle a abandonné pour venir vivre près de l'école Steiner où elle a inscrit sa fille après s'être initiée quelque temps auparavant à sa pédagogie. Son mari, membre du parti, était directeur du centre de recherche d'une multinationale qu'il a quittée pour une autre. Lui-même et ses parents – ancien vice-directeur d'un bureau forestier et comptable dans un hôpital – ont vainement tenté d'empêcher Shan de quitter son emploi et de mettre la petite fille dans l'école Steiner mais la jeune femme a montré une détermination invincible qui les a stupéfaits.

Selon un schéma habituel, l'époux travaille à Shenzhen et Shan et sa fille sont venues vivre dans le *condominium* proche de l'école où le couple a acheté un appartement. Pendant quelques mois les grands-parents paternels sont venus s'occuper de l'enfant. Comme Shan le dit en riant, elle n'a guère le temps de penser à son mari et de s'ennuyer de lui, pas plus que sa fille à laquelle, ajoute-t-elle, son père ne manque pas puisqu'elle est tout le temps avec sa mère ! Shan se demande cependant si son mari qui finance la famille « nous laissera continuer pour l'école primaire », désignant l'entité qu'elle forme avec sa fille (*Wo men mu nu liang*). De fait Shan consacre beaucoup d'énergie, de temps et d'argent, à diffuser des livres concernant la pédagogie Steiner, qu'elle a fait traduire, imprimer et qu'elle vend sur un site Internet qu'elle a créé. L'affaire est devenue rentable et elle pense poursuivre dans cette voie qui peut lui apporter un revenu en accord avec ses conceptions éducatives qui visent un « développement naturel de l'enfant » et le refus du « système oppressif » régnant en Chine. Sans que cela soit explicite, on

devine, à écouter Shan parler de la forme de son ventre, enceinte, annonciatrice aux yeux de tous, d'un garçon, que l'attente d'un fils de la part de son mari et de ses beaux-parents – qui pourtant « adorent la petite fille » – est latente. Mais Shan qui envisageait auparavant un deuxième enfant est désormais comblée par sa fille et le microcosme où elle s'est intégrée avec elle, et elle a décidé fermement de ne pas avoir de second enfant. Consciente de la comptabilité obscure de l'école, elle minorise son importance au profit d'un soutien indéfectible de l'école « encore faible », dont tous les parents s'emploient à assurer la survie et la croissance, délaissant une surveillance financière risquée. Cet investissement total de Shan est exemplaire de la retotalisation existentielle qu'offrent l'école et le groupe qui s'est construit autour, aux femmes en rupture de ban qui le peuplent. Shan a l'avantage exceptionnel d'avoir trouvé une ressource financière avec la vente de livres sur Internet ce qui limite sa dépendance matérielle à son conjoint.

Soulignons ici que la réorganisation des relations intrafamiliales que promeuvent les femmes rencontrées – quelles que soient la teneur de la communication conjugale, les ententes, mésententes, incompréhensions, etc. – ne laisse aucune place à l'hypothèse d'une séparation radicale avec leur conjoint débouchant sur un divorce. Il s'agit toujours envers et contre tout de maintenir l'union au-delà de l'écart résidentiel, affectif, intellectuel. Car la dissolution du mariage aurait deux effets et/ou conditions quasi impensables ; tout d'abord l'indépendance économique des femmes qui ne fait pas partie des conceptions en vigueur des unes comme des autres : prendre une décision ne signifie pas en assumer matériellement les conséquences et le rôle financier des hommes est une constante jamais remise en cause, tout comme l'est l'entretien de la femme et des enfants. La famille nucléaire est l'objet d'une vision conservatrice des apparences et somme toute conformiste dont le spectacle ne doit pas être brisé pour les proches parents, l'interconnaissance et la société. Le réaménagement interne de la famille nucléaire n'est donc pas censé la bouleverser ou en contester les pôles féminins et masculins ; il y va, pourrait-on dire, simplement d'un excès et d'un déplacement des flux faisant évoluer le couple parental vers une disjonction et un resserrement de la dualité mère/enfant. En revanche l'insatisfaction et la contestation d'une partie des ordonnancements sociaux sont à l'origine de ce resserrement du lien mère-enfant. Les femmes affichent nettement leur désir d'une autre vie pour leur enfant comme nous allons maintenant le voir plus précisément avec quelques-unes d'entre elles en mettant l'accent sur les discours.

L'enfant et son bonheur

Sur fonds de dénonciation du caractère répressif et oppressif du système scolaire chinois d'un côté, du non-sens d'une vie perdue à la gagner de

l'autre, la liberté est au centre des discours des femmes rencontrées. Dès qu'elles envisagent de donner la vie à un autre être, une large partie d'entre elles, mais pas toutes, entendent se libérer des chaînes du travail et de la consommation pour offrir à l'enfant ce qui leur semble le « meilleur », ce dont elles ont été privées : la liberté, condition du bonheur, que dans le même moment elles prennent. Cette focalisation sur la liberté de l'enfant doit être replacée dans le contexte de la société chinoise présente où, au contraire, une très grande majorité des parents sont obsédés par la réussite de leurs enfants dans le système éducatif, puis dans l'emploi et dont les espérances se couronnent par le mariage et la naissance d'un fils. Le destin de l'enfant, de l'adolescent, du jeune, est un parcours d'obstacles dans une compétition permanente et répétitive. Beaucoup de jeunes hommes et femmes s'épuisent à satisfaire les désirs de leurs parents et se culpabilisent de leurs impuissances et de leurs échecs. La crise financière globale qui a débuté en 2008 (Hours, Selim, 2010) a conféré une dimension souvent tragique aux efforts individuels, les marchés du travail mais aussi du mariage devenant toujours plus concurrentiels et élevant les exigences. Il est prévu que 600 000 diplômés se retrouveront sur le marché du travail en 2011 dans le Guandong² et nombre de parents de la classe moyenne supérieure considèrent qu'un diplôme universitaire étranger permettra à leur enfant de sortir triomphant des épreuves qui l'attendent. Dans ce but, ils se déclarent prêts à vendre leur appartement et à investir toutes leurs économies. D'aucuns paient plusieurs années en avance les intermédiaires douteux qui inscriront leurs enfants dans des universités étrangères, françaises ou américaines, pour être certains qu'il y aura sa place. Le chômage est le scénario le plus épouvantable qui hante les familles et leur progéniture.

Prôner la liberté de leurs enfants comme le font les mères de l'école Steiner est donc en tant que tel tout à fait étonnant, inattendu et si chaque femme puise dans son histoire personnelle pour nourrir la légitimité de cette énonciation, elle donne à penser sur les représentations des rapports sociaux globaux dans lesquels évoluent les actrices et du monde qu'elles ont voulu quitter elles-mêmes et éviter à leurs enfants.

Xiu, une jeune femme à la fois charmante et grave qui travaillait dans une banque avant de rejoindre l'entreprise de son mari, ancien fonctionnaire supérieur, exprime particulièrement bien comment, après sa grossesse, un grand changement s'est fait en elle, l'amenant à quitter son emploi et à chercher un autre circuit scolaire : « Avant je pensais qu'on fait des études puis on travaille, on gagne de l'argent et après ? Mais où est le sens, c'est vide ; alors j'ai pensé mon enfant, lui, peut être heureux, lui-même et être libre et c'est ce que dit Steiner ; j'ai lu et j'ai été convaincue. » Fille d'un

2. *NFDaily* 4/11/2010, cité par la *Revue de presse de Canton*, 30 octobre/5 novembre 2010.

grand propriétaire qui s'est suicidé durant la réforme agraire, la mère de Xiu a raconté maintes fois à sa fille en pleurant comment elle avait été systématiquement insultée à l'école mais a aussi tenté de lui faire renoncer à son projet d'inscrire l'enfant dans l'école Steiner, terrifiée à l'idée de la marginalisation ultérieure que la sortie du système scolaire public provoquerait. Xiu a persisté et mentionne cette donnée familiale non pour justifier son choix mais au contraire pour se comparer aux autres parents qu'elle côtoie et qui n'ont pas dans leur généalogie de semblables épisodes.

La liberté que chérissent les mères pour leurs enfants est le plus souvent accolée à la « nature » – au double sens d'environnement et de caractère personnel – en rupture avec les bâtiments scolaires où les enfants sont enfermés et soumis à une évaluation angoissante par notation que la pédagogie Steiner fait disparaître.

Xiu est très attentive aux conseils des enseignants étrangers venus visiter l'école et ce qu'elle en retraduit s'inscrit exactement dans l'inversion du modèle social dominant : « Le professeur australien qui est venu nous a dit que nous ne devons avoir qu'un seul objectif : le bien des enfants et que l'école ne doit pas être un outil de réussite individuelle mais permettre le développement des enfants, il ne faut pas forcer les enfants mais laisser leur nature couler. »

L'enfant inadaptable à l'école publique et/ou privée de type normatif révèle de façon plus aiguë la valeur inestimable de cette « liberté », tout comme le « fou » pointe la rigueur et la violence symbolique des structures sociales dans une perspective où les mères de Steiner rejoindraient aisément un courant de sciences humaines et sociales large qui va de De Certeau à Deleuze et Guattari. Les enfants qui ont dû être retirés du circuit scolaire majoritaire sont très peu nombreux dans l'école Steiner de Canton, contrairement à une hypothèse spontanée qui considérerait ce petit établissement marginal comme une ultime solution de secours dans un paysage où les offres de soin et de prise en charge pour les enfants dits « handicapés » sont exceptionnelles et généralement le fruit d'ONG calquant leur action sur des enseignements extérieurs (Hours, Selim, 2010) *via* Hong Kong. Ces enfants qui retrouvent dans l'école Steiner un équilibre constaté par les adultes qui les entourent, incitent, tout comme leurs mères, à prendre la mesure des réparations entrevues plus ou moins importantes qui accompagnent l'objectif de « liberté » poursuivi et de leur accouplement avec une libération synonyme de soulagement.

Auparavant cadre à France Télécom, puis China mobile, Yun est maintenant « chasseuse de têtes » et a fondé il y a une dizaine d'années sa propre compagnie avec une autre jeune femme connue à France Télécom et devenue depuis peu enseignante « principale » à l'école Steiner. Cette fille d'un ouvrier devenu technicien et d'une employée du département du

personnel d'une entreprise d'État – où ses propres grands-parents paternels avaient travaillé toute leur vie – a épousé un ancien camarade de classe, cadre dans une banque. Leur fils de 6 ans a d'abord été scolarisé dans un jardin d'enfants très onéreux, dans lequel l'enseignement était en anglais. L'enfant pleurait tous les jours et a été jugé « inattentif » dans un cadre d'apprentissage des idéogrammes, ne laissant aucune place au jeu. Yun a estimé en outre que les enseignants faisaient preuve de « brutalité » et elle a décidé de mettre son fils dans un jardin d'enfants Montessori avant l'école primaire Steiner où l'enfant a retrouvé le goût des études et son calme intérieur. Ce choix éducatif s'inscrit dans la cohérence bifide de Yun qui, dès l'adolescence, voulait s'engager dans une action de transformation du monde, ce qu'elle avait expliqué un soir à ses parents dans la petite pièce de la *danwei* où ils vivaient à cinq, avec sa sœur et son frère qu'elle vient par ailleurs de recruter dans sa compagnie ; ses parents lui avaient alors asséné combien une telle idée était ridicule, dérisoire, absurde sans néanmoins la convaincre. Alors qu'en 1978, seuls deux enfants étaient autorisés, la mère avait pourtant enfreint la règle – en dépit de son statut dans l'entreprise – et s'était de fait pliée à la volonté de sa belle-mère qui souhaitait selon toute probabilité un fils. Quotidiennement, comme de coutume, les employés du service de planification (*ji shen ban*) des naissances venaient à son domicile l'enjoindre d'avorter. Mais l'enfant fut caché sous le lit lorsque vint le jour où l'avortement forcé devait avoir lieu. Si le parcours scolaire, professionnel, conjugal de Yun est sans accroc apparents, une part d'elle-même est restée tournée vers une rêverie à la fois personnelle et collective qui permet de comprendre la facilité avec laquelle cette femme, très investie dans sa carrière, a fait le saut de confier son enfant à une école pour le moins non conformiste. Yun espérait accumuler de l'argent « pour aider les pauvres » et, comme elle l'explique aujourd'hui, elle pensait que « l'argent pouvait changer la réalité », unifier les gens tendus alors vers un seul objectif. Un article sur la pollution lui avait fait voir, dès l'âge de 14 ans, les enjeux de l'environnement et elle s'était ralliée à Greenpeace. À France Télécom, elle avait volontairement mis de côté toutes les aspirations qu'elle réactive maintenant, en particulier dans le sillon de l'école Steiner. Ainsi lit-elle des livres d'anthroposophie et va-t-elle avec son fils et ses parents aux week-ends qu'organise l'ONG qui a établi des contrats de production de riz avec des paysans de la province. Son fils apprécie beaucoup ces sorties et goûte là encore une « liberté » sur laquelle Yun ne cesse de mettre l'accent. Ses parents se plaisent à discuter avec les paysans que Yun décrit comme « gentils » mais terriblement « sales ». « Avec nous, ils gagnent de l'argent » ajoute la jeune femme – qui loue un appartement dans un *condominium* – dans un rapport hiérarchique évident et « naturel », les paysans étant identifiés à une nature convoitée car libératrice et réparatrice.

Si Yun a laissé deviner aux lecteurs une forme de décalage sensible, semi-refoulé, interne à l'individu qui, quel que soit son itinéraire, a été heurté dans sa vie par des ordres politico-sociaux blessants le touchant directement ou indirectement avec ses proches, avec Qiong, il appréhendera les effets de trouées plus rêches, plus profondes, qui convoquent un désir de libération partagé avec l'enfant.

Qiong et son mari sont tous les deux cadres dans une grande entreprise d'État, membres du parti et issus de familles paysannes. Leur fils de 6 ans avait, depuis l'âge de 3 ans, de graves crises d'angoisse et de fortes manifestations d'agressivité, arrachant les objets, les cassant, battant et mordant ceux qui l'entouraient... Il était ingérable par tout établissement scolaire et Qiong l'a mis dans le jardin d'enfants Montessori puis à l'école Steiner où il s'est remarquablement intégré. Le couple a loué son appartement de la *danwei* de l'entreprise et en a acheté un autre dans l'un des deux *condominiums* où se retrouvent les parents de l'école Steiner. Ne disposant que d'une seule voiture prise par son mari, Qiong utilise la navette de l'entreprise qui a plusieurs sites. Les parents paternels et maternels séjournent alternativement chez le couple pour assurer la garde de l'enfant en dehors des heures d'école, où de plus ils vont le chercher.

Pour Qiong et son mari, le coût financier de ce placement de l'enfant dans l'école Steiner est extrêmement élevé, à la limite de leurs ressources, et de surcroît leur donne le sentiment de changer d'univers social. « C'est comme une école de nobles, d'élite » dit Qiong qui ajoute immédiatement « mais ça vaut le coup, les enfants sont compris. » Un regard sociologique conventionnel se focaliserait exclusivement sur la trajectoire promotionnelle que poursuit le couple en quittant sa *danwei* pour un des *condominiums* les plus connus de la périphérie cantonaise, après s'être arraché à une destinée paysanne. Pourtant, à écouter Qiong, un autre fil de sens est déroulé qui remet la légende ascensionnelle incarnée par l'école et la résidence dans une place subalterne et cible le prix des efforts pour s'arracher à une configuration familiale au profil social en partie banal : Qiong est l'aînée de trois enfants, le cadet étant le fils tant attendu dont la naissance fait négliger les deux filles ; la pauvreté règne dans ce milieu rural et les parents ne cessent de se disputer avant que le père ne décède. Qiong met toute son énergie à obtenir le diplôme de fin d'études secondaires mais ne parvient pas à éradiquer un sentiment de dépression permanent. Elle consulte dans un hôpital public renommé un psychiatre qui la garde quelques minutes après plusieurs heures d'attente et lui donne parfois des médicaments. Les « problèmes » de son fils viennent rappeler à Qiong un mode de relations conjugales qu'elle reproduit et qui risque de faire souffrir son fils autant qu'elle-même par le passé. La rupture intérieure que vient signifier le placement du fils dans l'école Steiner rejoue les rapports entre

communication sociale et communication personnelle. Dans son entreprise, Qiong est en effet une employée accomplie et elle se fixe alors pour but de devenir une « bonne mère », un « modèle de mère » et un « modèle pour son fils ». « Avant j'étais ignorante » explique-t-elle : « à l'école, là, les professeurs ne sont pas seulement professeurs, ils donnent l'affection et l'amour, à mon fils, mais moi aussi ils m'ont aidée quand j'étais confuse. J'ai décidé de sortir de la dépression, j'ai changé toute ma vie, j'ai découvert le sens de ma vie et l'école Steiner m'a permis de chercher une meilleure relation familiale. Mes relations avec mon mari, avec mes parents ont changé. » Dans la foulée de ce processus de réparation globale que cristallise l'entrée de l'enfant dans l'école Steiner, Qiong s'aventure dans le groupe de prière *bahai* où elle emmène son fils sous la bénédiction de sa tante bouddhiste qui pense que « l'enfant a l'esprit ». En revanche, Qiong n'achète pas les produits biologiques de Heng, beaucoup trop chers à ses yeux et à ceux de ses parents qui séjournent chez elle. Elle ne va pas non plus aux week-ends qu'organise l'autre ONG dans une « campagne », qu'elle connaît trop bien par son enfance et dont elle tente en permanence d'effacer les différents stigmates. C'est ce schème pluridimensionnel de libération – des couches rurales inférieures, de leurs habitus relationnels, de leur écrasement de la subjectivité, de la tentation de la répétition – que cristallise pour Qiong l'école Steiner qui a, de fait, permis à son fils de retrouver une existence personnelle dans un collectif où, « réparé » comme sa mère, il se meut « librement ». En éclatant de rire, Qiong ajoute que « ce sont les mères qui gèrent » et que son mari – totalement absent de sa narration – « ne la contrôle pas ».

Un dernier exemple – qui déploie l'éventail social, dans ses pans inférieurs, du groupe des parents de l'école Steiner – aidera le lecteur à penser la multiplicité des logiques et des situations qui s'enchevêtrent dans l'illusion réparatrice et libératrice. Contrairement aux autres jeunes femmes c'est hors de chez elle que je m'entretiens avec Bi, sur le banc d'un jardin de son lointain *condominium* – très chic et d'un calme merveilleux, parsemé d'étangs, de pelouses et de cascades, disposant d'une luxueuse piscine – où elle réside, isolée du petit collectif des mères. La jeune femme se met à recoudre une peluche de sa fille de 7 ans, soulignant immédiatement qu'avant, elle jetait les objets et vêtements qui montraient des signes d'usure, mais que, maintenant, elle les conserve, les répare et les recoud, ce qui devrait constituer une leçon pour l'éducation de son enfant. Depuis octobre 2008, date du début de la crise financière globale, dans la province du Guandong qui est au centre de la croissance industrielle chinoise, deux phénomènes sont apparus : d'une part, chez les ouvriers, une demande de travail dépassant l'offre sur un fond de révoltes provoquées par la fermeture frauduleuse d'usines et induisant une augmentation importante des salaires ;

d'autre part un chômage grandissant pour les jeunes diplômés et une offre de travail inférieure à la demande pour les cadres, compte tenu des faillites d'entreprises. Le mari de Bi, cadre supérieur en informatique dans une entreprise a été licencié en 2009 après 10 ans de travail. Aujourd'hui, en mai 2010, il ne parvient toujours pas à retrouver un emploi et ne peut, de toutes les façons, espérer obtenir un poste de directeur de département équivalent à celui qu'il occupait.

L'itinéraire professionnel de Bi est plus tortueux : elle a été comptable dans un hôtel de la région des Trois Gorges, puis a été employée dans l'entreprise de son mari qui lui a demandé par la suite d'abandonner son travail pour s'occuper à plein-temps de leur fille qui dans leur esprit ressemblerait à la personne qui la garderait... Bi a donc allaité près de deux ans son enfant avant de la mettre au jardin d'enfants Montessori, puis à l'école Steiner, avec la volonté très explicite de lui offrir un environnement chaleureux dont elle a été privée entre un père chauffeur d'entreprise d'État toujours en mission et une mère très occupée, sans disponibilité pour elle, pensionnaire dès la petite enfance du lundi matin au samedi après-midi. Maintenant, bien que se considérant très flexible, Bi est, comme son mari, à la recherche d'un emploi qu'elle ne trouve pas. L'école Steiner a un coût exorbitant pour le couple au chômage, qui a acheté comptant un tout petit appartement de deux pièces dans le *condominium* où, dans une pièce dorment sa fille et sa grand-mère, dans le même lit, et la tante dans une mezzanine, dans l'autre le couple. Mais la jeune femme qui exalte la dimension « naturelle » de son *condominium*, se compare aux autres parents de Steiner, amère de ne pouvoir « donner le meilleur à sa fille » – produits biologiques, « prunes occidentales » et vêtements de marque, etc. – envieuse de ceux qui possèdent villa et piscine privée et qui sont ses voisins dans le *condominium*, triste de devoir chercher un emploi et de ne pas rester « femme au foyer » comme beaucoup des mères que le lecteur a rencontrées. Bi a en charge le forum numérique monté par les parents de l'école et est rémunérée pour cette tâche mais le couple est dans une extrême précarité qui conduit à l'impasse la réparation et la libération projetées à travers l'école où la petite fille est un des rares enfants à n'avoir connu que des modèles de scolarisation alternatifs. Bi, comme tant de jeunes femmes, subit aussi la pression de ses beaux-parents pour donner un fils à la lignée paternelle : alors qu'elle était enceinte d'un deuxième enfant, son beau-père lui avait même rapporté de Hong Kong une potion susceptible de changer le genre de l'enfant en 3 mois... Mais elle se résolut à avorter en raison de leurs maigres ressources et elle le regrette encore.

Bi est exemplaire des contradictions qu'affrontent les femmes qui se retrouvent autour de l'école Steiner ; elles se débattent entre des rôles assignés qu'elles poussent à l'excès et qui s'entrechoquent : mère, bru,

épouse, accessoirement travailleuse. Dans le même moment elles voudraient affranchir leurs enfants en leur offrant la liberté qu'elles n'ont jamais eue et qu'elles ne parviennent pas à concrétiser dans un projet cohérent qu'on ne saurait qualifier d'autoémancipation, tant cette hypothèse de réalisation de soi est tout simplement impensable.

Une ligne de fuite

Sur le site français des écoles Steiner, l'internaute peut lire le message suivant :

« L'école Steiner Warldorf, depuis 75 ans, est fondée sur l'idée de la liberté de l'homme, convaincue que l'amour, la confiance et l'enthousiasme, au lieu et place de l'ambition, la crainte et la compétition, dotent les enfants de la sérénité et des forces qui leur seront indispensables pour avancer dans un monde incertain, y réaliser leur projet d'existence, en contribuant au progrès de l'homme. »

L'ensemble des mots qui composent ce court texte ont une connotation idéologique forte, renvoyant à un cadre de pensée à la fois précis et daté, en particulier avec l'idée de progrès de l'homme qui s'ancre dans le XIX^e et le XX^e siècles. Mais presque tout est dit dans ces quelques phrases qui rejettent les effets néfastes de la concurrence, qui se trouve au centre de la globalisation capitaliste, et de ses effectuations en Chine comme dans toutes les régions du monde. Comme nous l'avons vu, cette mise à distance de la compétition et des tensions ravageuses qu'elle provoque – en particulier sur les enfants – est à l'origine de la décision des parents cantonais qui choisissent le petit établissement Steiner pour leur progéniture. Ils s'emparent du terme de liberté et coagulent sur lui toutes les valences positives qui correspondent à l'expulsion imaginaire d'expériences personnelles négatives intimement articulées aux modes d'organisation sociaux et politiques en jeu. Reviennent de façon récurrente les intrusions du pouvoir étatique dans le champ familial, scolaire, professionnel : limitation du nombre d'enfants autorisés et avortements forcés, stigmatisation d'une « mauvaise » origine de classe, c'est-à-dire supérieure, etc. Corollairement la rudesse de la communication entre les parents et avec les enfants est ciblée et on peut voir là aussi un effet à plusieurs niveaux des mobilisations politiques qui ont façonné la vie de la génération précédente dans la période maoïste.

La facilité avec laquelle le concept de « liberté » est pourtant l'objet d'un transfert effectif entre des situations sociales et politiques très différentes, interpelle la réflexion : il prend sens et s'ancre pour nos interlocuteurs chinois dans la singularité du contexte où ils évoluent sans que ce déplacement cognitif leur pose problème. Corollairement il importe de souligner que l'initiative de l'école Steiner de Canton est aussi un produit de la globalisation : c'est en cherchant sur des sites numériques – bien plus que

par l'interconnaissance qui intervient souvent dans un second moment – que les parents de Canton découvrent qu'il existe d'autres univers pédagogiques que ceux qu'ils ont connus et qu'ils proposeraient spontanément à leurs enfants en parcourant le marché scolaire chinois actuel. Leur quête est dès lors orientée par les données qu'ils peuvent se procurer et, par exemple, le détour par le centre Steiner de Chengdu est d'abord un effet de communication numérique. Des livres acquièrent dans ce cadre une diffusion immense et fonctionnent comme des clefs pour sortir du monde connu, de ses règles et appréhender des zones aventureuses dont font partie l'école cantonaise illégale, le groupe de prières bahaï, les escapades rurales et leurs moissons biologiques. Le modèle pédagogique alternatif qu'incarne Steiner doit donc sa croissance en Chine avant tout à l'espace numérique globalisé de connaissance et de communication qui est familier à nos interlocuteurs, mais où, pourrait-on dire, ils se servent de façon très sélective. Si la « liberté » des enfants rencontre un tel écho c'est qu'elle s'inscrit dans leurs préoccupations quotidiennes comme d'ailleurs la préservation de la nature, et tous ses avatars immédiatement compréhensibles pour eux qui vivent dans des paysages pollués à haute densité urbaine, industrielle et sonore. Comparativement prenons l'exemple des monnaies alternatives et des échanges monétaires parallèles qui ne suscitent chez eux aucun intérêt, alors qu'ils pourraient similairement se documenter sur des sites numériques spécifiques.

Les parents de l'école Steiner, en construisant leur propre forum numérique, se structurent en groupe et consolident leur communication interne par cet instrument tout en s'intégrant dans un champ communicationnel et idéologique plus large en Chine. Les retombées de ces inscriptions idéelles en chaîne sont importantes sur la subjectivité des individus qui se voient fortifiés dans leur identité. Ils en ont besoin après avoir fait un choix porteur de rupture, dans une configuration, celle de la Chine, où les normes dominantes, partagées par la très grande majorité, ont une dimension psychique très forte. Ainsi fondamental est leur sentiment d'appartenance à un microcosme qui tire sa légitimité d'acteurs collectifs et institutionnels étrangers, présents dans l'espace numérique global. Si les parents de l'école Steiner peuvent se sentir en marge de la société chinoise, ce qu'ils sont nettement, en revanche, cette perception marginalisante se voit vite compensée par le constat qu'ils agissent désormais dans un vaste courant global dans lequel leur propre ligne de fuite prend sens. Dans cette perspective où la consommation est remise en cause et fuie au profit d'une authenticité bien difficile à cerner entre nature, bonheur et liberté de l'enfant, le « territoire existentiel » de l'école Steiner exemplifie l'importance des logiques de « singularité subjective » – selon l'expression de Félix Guattari dans *Chaosmose* (Guattari, 1992) – dans les transformations sociales

contemporaines. Des héros chinois de la consommation seraient donc déjà fatigués pourrait écrire Jean Baudrillard (1970) qui soulignait de façon prémonitoire il y a quatre décennies : « Au lieu d'égaliser les chances et d'apaiser la compétition sociale, le procès de consommation rend plus violente, plus aiguë la concurrence sous toutes ses formes. » Si l'hyperdifférenciation sur laquelle débouche la consommation noie, dissout le sujet dans les objets qu'il consomme, son abandon restaure une production de subjectivités qui remet ainsi les parents à l'école Steiner de Canton dans des processus majeurs de contestation du monde actuel.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- HOURS B., SELIM M., 2010 : « Travailleurs et jeunes diplômés confrontés à la crise à Canton », in PHÉLINAS P., SELIM M. : *La crise vue d'ailleurs*, Paris, L'Harmattan.
- HOURS B., SELIM M., 2010 : « Le travail social en Chine, une enquête anthropologique », *Terrains et Travaux*, n° 16, p. 11-29.
- Félix GUATTARI, 1992 : *Chaosmose*, Paris, éditions Galilée, coll. « L'Espace critique ».
- Jean BAUDRILLARD, 1970 : *La société de consommation*, Paris, Gallimard, coll. « Idées », 1974, p. 292.

Selim Monique (2012)

Le prix d'une autre vie : l'enfant, son école et la nature à Canton. In : Guérin Isabelle (ed.), Selim Monique (ed.). *A quoi et comment dépenser son argent ? : hommes et femmes face aux mutations globales de la consommation*

Paris : L'Harmattan, p. 251-273. (Questions Contemporaines. Série Globalisation et Sciences Sociales)

ISBN 978-2-336-00646-8